

ERASME

(1469-1536)



« Les raisons qui nous font aimer aujourd'hui encore, aujourd'hui surtout, Erasme : De tous les écrivains et auteurs occidentaux, le premier européen conscient, le premier combattant pacifiste, le défenseur le plus éloquent de l'idéal humanitaire et social. Vaincu dans sa lutte pour une organisation plus équitable, plus rationnelle de notre monde spirituel, ce sort tragique ne fait que resserrer davantage les liens de fraternité qui nous unissent à lui »

Stefan Zweig (1935), Erasme Grandeur et décadence d'une idée

Erasme. Pas seulement le nom de notre Etablissement de santé ni le nom d'un programme d'échange européen pour étudiants (Erasmus). Surtout connu pour son illustre « Eloge de la folie », il est un modèle de pensée libre, au nom de l'humanisme Renaissance.

Quel homme ! La plume en main, bataillant paisiblement contre les ennemis des livres et de la paix, qui de surcroît n'auront pas sa haine.

Erasme n'est ni un héros illuminé ni un chef de clan.

« Prince des humanistes », il est ce noble *homo pro se* (« homme par soi-même »), honnête homme du peuple, cherchant inlassablement à (se) connaître.

En oeuvrant dans la nuit des temps, un flambeau en main.

Un artisan du Verbe, avec ses zones d'ombres y compris biographiques, sa personnalité complexe et ses petitesesses parfois, voire ses manques d'ouverture (notamment sur le judaïsme).

Erasme, pour qui rien de ce qui est humain ne saurait être étranger.

Il est ce maître d'armes en cultures qui ne donne pas de leçon. Aujourd'hui, comme hier.

A condition d'éviter les tentations anachroniques et de trop faire de cette « âme de la République des Lettres » intempestive, pour qui « le monde entier est notre patrie à tous » (« *Querela Pacis* »), un écrivain exilé de l'Histoire (pour être de tous temps, il était bien de son temps).

Voyageur infatigable arpentant toute l'Europe, promoteur du pacifisme et de l'unité spirituelle des peuples, Erasme aura lutté sans faiblir, souvent seul, pragmatique, en faveur de ses idéaux.

A destination du plus grand nombre.

Un écrivain pour les mémoires à venir. Au travail.

Avec le désir de promouvoir les connaissances de l'Ancien monde, aux portes du Nouveau monde... Le cosmos renaissant de la révolution Copernicienne répondant à la découverte des Amériques (1492, année de son ordination provisoire comme prêtre).

Etrangement familier, Erasme ?

Un explorateur des âmes au long d'interminables pérégrinations, il lit, se promène, écrit.

Un fabuleux traducteur aussi. Avec ses secrets.

Singulièrement, passionnément, tourné vers les autres.

Passeur infatigable des auteurs antiques et re-traducteur moderniste des Evangiles modifiant librement la version du « Notre père » d'alors.

D'une mémoire l'autre. Erasme est le Hérault d'un éternel retour aux écrits authentiques et au Livre des origines, en vue de corriger les erreurs de la « Vulgate » latine à travers les sept manuscrits bibliques grecs à sa disposition (d'où les polémiques théologiques avec les scolastiques, conservateurs de toujours). Dans l'idée de replonger aux sources greco-hébraïques des textes originaires de l'épopée chrétienne, sur les traces des « Hexaples » (III^e siècle) d'Origène et des « Annotations sur le Nouveau testament » de Lorenzo Valla (1455). Avec ardeur, non sans un goût prononcé pour la neutralité dans la dispute.

Une fiédeur pacifique pleine de nuances, sa marque de fabrique renouvelée.

Mais avec une combativité à toutes épreuves.



Erasme, paradoxal, naturellement.

Un scrutateur de rêve, qui se balade dans la réalité parmi les bibliothèques du monde.

Un adepte à la fois tranquille et inquiet de la mesure en toutes choses.

Impitoyable analyste des cœurs/esprits face aux travers de l'Eglise « fondée par le sang, confirmée par le sang, accrue par le sang » (« Eloge de la folie », LIX). Et en même temps, manquant de tendresse vis à vis des excès réformistes de Luther, dont il décline à plusieurs reprises les appels du pied insistants.

Ni, ni. De part et d'autres, par conséquent.

Entre deux, ni noir ni blanc, « couleur chair, la couleur des êtres humains » (Freud). Erasme renvoyant les extrêmes dos à dos, par souci d'apaisement, allergie aux fanatismes, critique des dérives du libre arbitre, vision mesurée et nature profondément pacifique. Une voix des milieux, immémoriale (le courage, juste milieu entre la témérité et la lâcheté).

Inépuisable travailleur qui se contente de quatre heures de sommeil par nuit, il rédige des milliers de lettres durant sa vie errante. Défenseur acharné d'une foi intraitable en l'humanité de l'humain, des lumières annoncées du « vrai » contre les mensonges des savants et d'une instruction exigeante pour tous - « liberté, fraternité, égalité » (contre l'ignorance), il n'aura eu de cesse de vilipender les croyances obscures et les gardiens de temples. Fuyant comme la peste les dogmes décérébrant et les chapelles querelleuses. Vomissant les bûchers des cyniques devenus atroces réalités et le grand renfermement aliénant rêvé par les censeurs épidémiques.

Un opposant résolu à toutes formes de sectarisme et d'embrigadement.

Lanceur d'alerte étonnement moderne.

Quant aux inquisiteurs proliférant de toutes sortes ? Mieux vaut d'emblée s'en protéger par un nom d'emprunt, étant donnée la scène culturelle périlleuse du contexte historique. Avisé Erasme, champion de l'anticipation calme.

Son patronyme en découle. Un choix urgent (les bûchers guettant) et une nécessité (le supplice d'un ami traducteur et les appels au meurtre des sorbonnards l'éloignant définitivement de Paris). Une réponse de vie aux forces de mort qui donne sens à un style résistant. D'où le patronyme de cet illustre grand frère non violent, combattant avec ses mots au nom de la liberté. Le nom d'artiste d'un modèle en humanisme : *Desiderius Erasmus Roterodamus* (créé dès lors de toutes pièces). Avec ses mots pour tous.



L'homme Erasme ?



Naissance à Rotterdam vers 1467 (ou 1469, un sérieux doute persiste), d'une union peu légitime. Enfant (Roger junior) non « désiré » (*Desiderius* ?), d'un père religieux (Roger Geert) et d'une mère fille de médecin. Erasme, petit bâtard de Gouda, grandit séparé de ses deux frères, de familles d'accueil en tuteurs plus ou moins bienveillants, survivant aux difficultés, entre deux vagues de peste (fléau monstrueux des siècles qui emporte très tôt ses parents biologiques). Pulsions d'auto-conservation et instinct de vie à l'épreuve du réel, une bonne étoile accompagne son génie poétique de l'étude, sans oublier d'heureux gages d'amitié utiles. Au rythme des envies et des opportunités de s'imaginer « tel qu'en lui-même l'éternité le change » (Mallarmé).

Erasme, en permanence, dans, et par les lectures, l'écriture, l'esprit



des lettres.

Naît alors, dès le début, la légende d'« Erasmus » : « l'aimé » en grec, fidèle une fois pour toutes à un idéal de paix traversé par la création de soi (curieuses résonances de Nietzsche à Winnicott). Aimé, exigeant, innovant, mobile. Erasme, en devenir.

Relevé de ses vœux religieux par deux papes successifs, en 1495 puis en 1517, Erasme obtient quand même son doctorat de Théologie en 1506 et ensuite, tout de suite, liberté sacrée, ne tenant en place, voyagera, voyage, a voyagé. Presque tout le temps.

S'ensuivent maints déplacements périlleux, de rencontres essentielles en explorations troublantes, l'ouverture qui ne va pas de soi à l'autre, les découvertes imprévues, les dialogues dans l'adversité, une recherche sans fin : Sa vie s'identifiant à une chair de langage en déplacements ?

Un « combat aux frontières de l'univers » (Kafka) !

Comme un « destin nécessaire » (Freud). En réalité. Extérieurement et intérieurement.

Au sein de son oeuvre comme d'un point de vue biographique.

La réalité contagieuse d'une lutte sans merci avec les scléroses de l'esprit et les culpabilités pseudo moyenâgeuses (de celles qui ne prennent pas une ride)... En cette nef des fous où le monde aveugle se vautre, inconscient de ces contradictions humaines qu'Erasme apprend à reconnaître, analyse, dénoue, redessine, fait vibrer, éclaire de représentations, obscurcit à dessin.

Abandonnant une prometteuse carrière ecclésiastique pour gagner son pain au titre de simple précepteur, il adoptera sans attendre la plume comme mode vital d'éthique et de réalisation de soi, avec les autres, dans le flux des libres paroles.

Jusqu'à deviner le chaos tragique qu'il n'aura pas su empêcher - le drame d'une vie et d'une écriture consacrées à la paix : l'horreur cent fois réactualisée des guerres de religions qui s'annoncent, irrémédiablement. Un passé qui ne passe pas ?

La présence tragique des crimes contre l'humanité perpétrés depuis lors en toute conscience, au clairon des prêchers de rages meurtrières, en atteste.

Lucidité parfois cruelle de celui qui refuse les oeillères.

Ecce homo, Erasme, à peine optimiste.

Une question essentielle pour Erasme : Comment faire avec les horreurs trop humaines et composer en paix avec la foule des sectarismes ?

Et que faire des manifestations inhumaines, des tourmentes passées et des rages à venir, lorsque l'on pressent que tout l'humanisme du monde ne saurait annuler de telles questions ni éviter les malheurs ancestraux de la guerre et du fratricide ?

C'est le drame d'une vie d'études consacrée à une œuvre pacifique, pilonnée par les barbaries et les non sens de l'Histoire.

Le signe, la trace et la promesse du « Malaise dans la civilisation » (haute lucidité de Freud).

Las souvent Erasme, aux prises partout et tout le temps avec cette infamie qui sommeille en chacun et mine le collectif. Une raison de plus pour le devin pugnace *Desiderius* de sécher ses larmes, de ne pas baisser la garde et de conserver espoir en « l'Humanité » : attention intense aux autres, respect essentiel des différences et amour poétique des textes profanes.

Erasme, un sorcier des Lettres qui ne renie pas son Christianisme, humaniste combattant

comme l'or.

L'éthique Renaissance, sa signature immanquable.

Briseur pacifique de chaînes, il aura été cet artiste de la parole plurielle dont l'art d'écrire remue ses lecteurs sans ménagement, avec des mots d'une délicate sensibilité. D'où rapidement, de son temps, de tous temps, aux sources à la fois enracinées et déracinées de sa puissante œuvre : une aura et une légende solidement incorporées. Celles d'un poète philosophe du quotidien, éternel étudiant et sage moderne/antique qui se trouve partout/nulle part chez lui. Sa voix.

Ajoutez à cela l'universalité du latin en vigueur : une langue commune à l'époque pour diffuser en pratique ses livres écrits. Un espéranto un pied dans les anciens mondes et l'autre dans le nouveau. Le latin, un détournement des sources riche de métamorphoses créatrices. Une dynamique de transmission universaliste que les traductions ultérieures développeront encore, de traductions en réécritures.

Jusqu'à mondialiser sa parole imprimée pour le plus grand nombre.

De Gutenberg à Internet Explorer, il n'y a qu'un pas, avec Erasme.

Ainsi, en bon apprenti visionnaire des humanités, par-delà sa naissance peu honorable et une éducation austère, Erasme deviendra ce à quoi ses lettres de rêve aspiraient : cet indépendantiste incorrigible de la plume qui ne se réclame d'aucune académie, parle au cœur comme à la raison, d'une voix audible, pour les siècles.

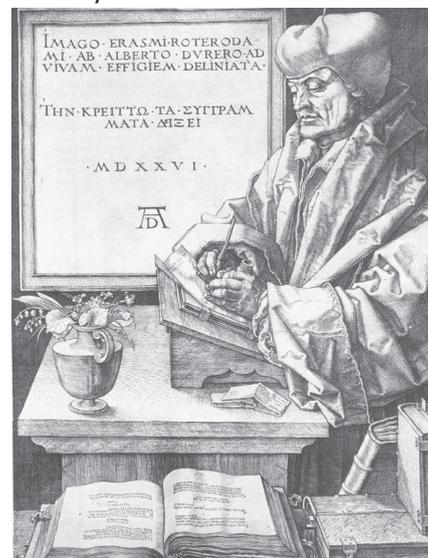
Une tête chercheuse, pour qui « seuls sont indispensables la foi ardente et le ferme propos » (« *De praeparatione ad mortem* »). Aimantée par un désir irrémédiable de créativité dénué de haine. Reconnaissons là l'envie erasmique de fustiger tant les ravages d'une intolérance pandémique que les délirantes attaches nationales. A travers une faculté prodigieuse de se régénérer, en fonction des oppositions de toutes sortes, franches comme masquées. Une lutte affolante se jouant en une pluralité de scènes, d'où le choix d'affirmer un style paisible en toutes circonstances (un modèle pour la clinique).

Traqué, tel Actéon par les chiens de l'étroitesse spirituelle, ceux-là mêmes qu'en chevalier armé de liberté, il pourchasse sans merci, Erasme reste désarmant.

De l'Angleterre à l'Italie, partout en Europe où l'effervescence culturelle se manifeste, le justifie, exulte. Partout en Europe où la Renaissance se répand comme une poudre novatrice pour les mémoires. A défaut de verser dans le style révolutionnaire, depuis plutôt couru, et qui n'est pas son genre. De là ses impressionnantes interrogatives, navigations d'un esprit questionnant sans entrave, du côté des imprimeurs, des bibliophiles, mais pas exclusivement. Aux accents de moult rencontres déterminantes : des érudits de France et de Navarre aux créateurs des Pays-bas ou de Fribourg. Traversées de soi et d'ailleurs, homériques, zarathoustriennes, bibliques. Sur la route, encore et encore. Même si durant une brève escale à Anderlecht, il réfléchit dur au sens insensé de ces voies de traverse, en ce lieu de passage aujourd'hui identifié (histoire de se la raconter), comme « la maison d'Erasme ».

Erasme quoi qu'il en soit, partout aux côtés de ses amis spirituels, tâche d'éviter les ornières, les tours d'ivoire et l'indifférence, travers d'autant plus injustifiables aux heures apocalyptiques à venir. Sans avoir à faire l'humaniste, l'étant par essence, « Renaissance », et « substantifique moelle » (Rabelais) d'un ré-enchantement du monde qu'il personnifie et véhicule. Jusqu'à conclure ses jours à Bâle, pour (s'in-) achever, en quête de cette *veritas* qui prend à la gorge, malgré tout, aux rythmes de l'âpre principe de réalité.

A Bâle où il sera enterré en la Cathédrale. Erasme vieux, malade et sans le sou. Immunisé pour de bon contre les fausses assurances. Moribond comme il se doit, mais se projetant résolument, un point d'orgue s'entend, au-delà des vanités



du monde.

Frustré de n'avoir pu rejoindre le Brabant de ses rêves d'enfance.

Mais persuadé de ne pas avoir à rougir, devant l'éternité ou son absence, d'une « mauvaise vie ». Ni d'avoir été pris en défaut de céder, même pour faire semblant sur le terrain indéfectible du libre arbitre et de la concorde - incluant la question de leurs bordures.

Tel était et demeurera Erasme, sans que le temps altère ses propos, lui dont la devise brille au firmament babélien des écrivains : « *Nulli concedo* » ; « je ne fais de concession (je ne cède) à personne ». Erasme aura effectivement su demeurer rétif aux capitaines de guerre et aux injustices de l'Histoire. D'avantage raisonnable que passionné, conservant contre vents et marées un espoir fou en notre humanité dont il fait l'éloge lucide. Méritant, au point de souvent pardonner aux rudes ennemis et aux méchants esprits, mais pas à n'importe quel prix. Jusqu'à éconduire d'un revers de la main la foule bigarrée des courtisans capables du meilleur et du pire pour une entrevue, une missive, un adoubement, une recommandation, une œillade.

Erasme finissant par accepter un destin personnel, européen, fraternel, à l'horizon d'une empoignade acharnée avec les tragédies existentielle. Méditant sur les vanités du monde avec un rire cicéronien sourd aux flatteurs (feignant à peine tel le vieux Rembrandt des derniers autoportraits d'être dupe).

Viscéralement fermé à toute forme de guerre mais pas aux saletés microbiennes qu'en bon phobique Erasme détestait (non sans raison en ce temps là d'ailleurs).

« *Nulli concedo* », « je ne recule devant personne ». Prenons-le pour dit. Pas de reculade ! Ni dans la vie et ses déboires, ni devant la mort et ses sbires.

Interdiction de tourner les talons.

La sentence orgueilleuse d'un homme de lettre ? Erasme répondait de son vivant que c'était la maxime du dieu antique de la mort, *Terminus*. Clin d'œil de l'histoire aux commentateurs à venir d'un tel « memento mori », notre philosophe écrivain arborait une bague supposée représenter le dieu mortel et étrangement familier, *Terminus*, un bijou visible sur son beau portrait par Quentin Metsys... Alors qu'il s'agit en fait, merveilleuse fausse interprétation et drôle de malentendu du dieu *Bacchus*, le *Dionysos* des ivresses glorifiant le vif du vivant.

L'acte manqué est un acte réussi pour l'inconscient (Dolto). Pour preuve.

Ainsi Erasme incarne la vitalité créatrice face à la mort, l'ennemi étrangement intime.

Disciple d'*Eros* pas si toqué, il se porte à l'exact opposé des chantres morbides de *Thanatos*. L'inverse des idéologues détraqués et des fanatiques de religions qui osent donner des leçons.

Contre l'ignorance, Erasme de tous temps, de notre temps.

Farouchement opposé aux fous de Dieu, aux scolastiques et autres guerroyeurs, Erasme ne faiblit pas. Dont acte. Aux rythmes d'un processus créateur qui avance.

D'où en route, l'hommage appuyé rendu aux folies du monde, où qu'elles (se) logent. Un éloge passionné aux loges des hallucinations qui selon sa nerveuse philosophie analytique, régissent le monde et l'esprit humain. Ces folies dont souffrent et jouissent principalement les sages, savants, et autres soi-disant caractères raisonnables.

Amoureux des méandres de la psyché humaine, notre héros en peignoir décille ici durablement les consciences. Il n'y a qu'à lire et relire son audacieux « Eloge de la folie », provocateur et brillant Satiricon, qui ne se démode pas d'une virgule. Un texte d'anthologie publié en 1508 et illustré à l'origine par les stupéfiantes gravures de Hans Holbein. Une « bagatelle » moqueuse, écrite en latin durant



Thomas More

le trajet qui le reconduit à travers les Alpes vers son ami Thomas More, rencontré à Londres neuf années auparavant.

De là, le jeu de mot freudien au cœur du titre sur le signifiant « More » - le penseur anglais à qui le livre est dédié : « *Morias enkomion* » (*Moria*, « folie » en grec).

« L'Eloge de la folie » donc, très vite un *best-seller*, dans la lumière des vitrines ou l'ombre des manteaux, avant d'être plus tard interdit et incinéré. Une incandescence écrite mettant en scène la folie, dans tous ses états. Une symphonie surréaliste du quotidien, avec comme chef d'orchestre, notre joueur ascétique ès Humanités, à l'humilité sincèrement ambitieuse. Tout à cette *Moria* erasmienne à laquelle le dionysiaque Rabelais (en témoigne son irrésistible « Lettre (en latin) à Erasme »), Montaigne après, et nombre d'écrivains depuis, emboîtent le pas. Un sacré sillage laïque d'honnêtes hommes jouant avec les mots. Avec l'hommage collectif de tous les lecteurs depuis six siècles et pour après, lecteurs d'eux-mêmes (Proust). Chacun de nous, à l'écoute plus ou moins distraite de ses folies privées, de sa mauvaise foi (Sartre) et de l'autre en « je » (Rimbaud).

Discourant allégrement sur la déraison Erasme, s'en donne à cœur joie, « transfère », décline, dé(re)compose l'esprit et le corps. A partir du constat intemporel que : « Rien n'est plus sot que de traiter avec sérieux de choses frivoles mais rien n'est plus spirituel que de faire servir les frivolités à des choses sérieuses. C'est aux autres de me juger ; pourtant, si l'amour propre ne m'égare, je crois avoir loué la Folie d'une manière qui n'est pas tout à fait folle » (premières pages de « L'Eloge de la folie »).

L'occasion rêvée pour l'humaniste, pourfendeur des insanités de la société et de la démence des gens bien comme il faut (soi-disant « normaux »), d'insuffler à travers l'éloge satirique que la folie brosse d'elle-même, une diatribe relativiste qui renverse ardemment valeurs et repères. Alors, maintenant encore, comme hier, personne n'est épargné : gouvernants et pédagogues, leaders et suiveurs, mariés et célibataires, bavards et taiseux, hommes et femmes, solitaires et grégaires, fous d'amour et supporters du *cogito*, vrais faux moines et hédonistes sur les bords, oisifs et laborieux, savants et profanes, etc. Sans oublier les pires peut-être, le summum du déraillement : les gens ordinaires qui, « vindicatifs » (Molière), s'y croient, manquent d'humour, habitent sans recul leurs rôles et rechignent à l'autocritique. Ceux-là mêmes qui sont si prompts à sacrifier la liberté et l'unité du collectif au nom d'illusions individualistes aliénantes – un point de vue littéraire d'Erasme qui n'a pas pris la poussière.

Aujourd'hui encore, Erasme, « solitaire et solidaire » (Camus).



Encyclopédiste, épistolier et rhétoricien, sans peur.

D'une actualité qui ne passe pas. Le philosophe poète de Rotterdam, défenseur calme mais résolu des réformes souples, est le procureur impitoyable de toutes les formes de pulsions belliqueuses (vecteurs du mal en soi et fléau absolu en cette Terre).

Erasme, en paix avec le monde. Tolérant le système en vue de ne pas cesser de le critiquer, il exploite une aire de jeu dialectique sans toutefois en abuser. Parallèlement, fidèle à ses intransigeances, il décline systématiquement honneurs dérisoires et ralliements artificiels. Renvoyant dos à dos Luther, trop enclin aux approches louvoyantes de « l'aimé », entre séduction ambivalente et opposition saignante sur le sujet du libre arbitre... Et les pitoyables papistes empressés de lui offrir un chapeau de cardinal, sur le plateau impensable du renoncement à sa liberté

(sans prix).

Les pauvres aveugles (Bruegel) ! Tous, gentiment mais vertement, renvoyés à leurs fausses certitudes et à leurs espoirs d'allégeances, par le premier « humaniste » (qui ne se nomme pas tel, le concept sera créé au XIX^e siècle), ceint de sa légendaire robe de chambre. Rétorquant aux corrupteurs de la vertu et aux tentateurs de tous poils qui s'y osent : « Je ne me soucie que d'une chose, faire le bien et vivre dans la paix » (« *Senile colloquium* »). Points, de suspension.

Savamment intègre Erasme, à la fois épicurien et stoïcien, modeste et droit, à qui on chercherait en vain quelques défauts de taille. Expert autodidacte dans l'art d'exister courageusement, en œuvrant dignement pour le bien commun... Une hauteur qui n'oublie pas de demeurer proche des autres, accessible sauf aux gloires qui ne durent pas, pire, contredisent ces fragiles vérités humaines sur lesquels il ne faut pas céder, (plus importantes que tout).

Une disponibilité éthique et une attitude réflexive résolument à la portée des plus démunis, des oubliés de la Terre. Erasme, grand public avant l'heure, mais exempt de toute velléité de vulgarisation. Animé par une parole débridée visant à s'inscrire dans la durée et le mouvement, à l'aune de sa pulsion d'écrire. Tout en ne négligeant pas d'expliquer sa pensée, d'échanger des courriers, d'argumenter en mots compréhensibles, quitte à se remettre, volontiers, en question. Ecoute, absence de mégalomanie, désirs d'élaboration dynamique, accessibilité, voici un homme / poète qui ne cède pas sur son désir de (dé) construire.

Erasme consacre encore plusieurs heures par jour à la rédaction de lettres, aux uns et aux autres, amis et critiques. Aux grands de ce monde comme aux plus humbles, *alter ego* aussi bien considérés, voire mieux, que les destinataires de prestige de sa modeste mission civilisatrice.

Une vaste correspondance, indissociable de son œuvre et de ses exigences morales. Un manifeste humaniste que cet art épistolaire donné à voir, intégré, incorporé par ses soins au sein accueillant des pages de la douzaine de livres qu'il publiera en vingt ans... Lettres et textes mêlés, s'abreuvant mutuellement.

Quelle énergie dans les mots pour le (se) dire !

Les six cents « adresses » de ses missives dans toute l'Europe en témoignent.

Des milliers (plus de vingt lettres par jour) dont hélas la plupart ont été depuis perdues.

« A peine » trois milles subsistent aujourd'hui.

Une correspondance vivante donc, au grès de ses œuvres, de ses voyages et de textes à la cohérence subtile... Erasme convoquant en passant les sujets parlant et les interrogations brûlantes. Sans relâche, à la force de la plume.

Ainsi, « L'Education du Prince », offerte à Charles Quint (le Picchrocole de Rabelais) en 1516, un travail énergiquement traversé par une problématique voisine des questions soulevées par son « Panégyrique de Philippe-le-Beau ». Un plaidoyer non dénué d'une pointe, si excusable, de crédulité : en faveur d'une éducation joyeuse, inventive et spirituelle. A la lueur de son érudition intimement antique et d'anticipations freudiennes intuitives.

Une source de sagesse à l'empathie remarquable dont les prodigieux « Adages », (« *Collectanea Adagiorum* ») parlent également autrement. Les « Adages » d'Erasme, une prodigieuse encyclopédie méditative dont les perspectives ne s'épuisent pas dans le temps. Un vade-mecum érasmien qui sera passé de 816 à 4151 adages, aussi miniaturisés dans leurs présentations que gigantesques dans le fond et abyssaux entre les lignes. Avec seize éditions de son vivant, en trente six années de *work in progress*. L'œuvre d'une vie,

La « Maison d'Erasme »



intimement imbriquée avec sa correspondance.

Un chemin de recherches en étoile.

« Les Adages », l'histoire sans fin d'un recueil de locutions et de proverbes en latin, décortiqués en long et ré-interprétés en large. Un dictionnaire de sciences humaines d'une incroyable universalité, affranchi de toute entrave académique.

Un mille feuille d'idées en suspens, à partager sans modération par le plus grand nombre (toutes origines et appartenances confondues).

Ainsi, Erasme, d'écritures en réécritures, est devenu et demeure cet écrivain incurable rivé à sa table itinérante de travail, traitant lettres amicales et conférences au quotidien, avec autant de soin que les plus savantes diatribes philosophiques... Correspondances et prose poétique d'un amoureux des mots qui résiste au temps, façonnant ses textes jusqu'à la tentation d'un certain silence. A la fin, après coup.

Aux confins de sa « Préparation à la mort » (1535), dernier opus du livre de sa vie, publié à Bâle, d'une incroyable universalité. Un triptyque débordant d'émotions archéologiques et de tendres re-formulations : 1) Celui qui a bien vécu n'aura pas une mauvaise mort, au moins une assurance en cette terre où le néant semble omniprésent ; 2) Nulle meilleur décès que celui qui survient subitement, sans prévenir, même si on n'a pas le choix ; 3) La piété et la contrition du vivant du sujet exonèrent des derniers sacrements sur les tristes lits de mort. Voilà.

Pendant ce temps, la santé d'Erasme s'est désagrégée.

Dix-huit ans plus tôt, il avait prédit que l'année de ses cinquante ans ne serait pas une sinécure (précurseur extra-lucide décidément à qui on ne la fait pas et qui ne se refait pas). Désormais, « l'aimé de Rotterdam » observe amèrement : « Jadis, quand j'étais jeune, le nom seul de la mort me remplissait d'effroi. Avec la vieillesse j'ai au moins gagné de ne plus la craindre et de ne pas mesurer le bonheur de l'homme au nombre de ses années. » (Lettre à son complice Beatus Rhenanus) ... Et ce qu'il faut, ajoutait-il soucieux de conserver un éventail de pirouettes poétiques en main : C'est vivre comme si on devait mourir demain et œuvrer -jouir de la vie aimée- comme si on pouvait repousser à jamais ou presque, les assauts frontaliers du trépas (« *Antibarbari* »)... Ce faisant notre écrivain humaniste sans soutane joue avec les mots, sans peur malgré l'abîme, conservant sa belle foi en l'Homme, sous réserve qu'il empêche la « bête » (en soi) de reprendre l'ascendant. La dignité des gréco-romains alliée à l'idée biblique que même l'agonie peut être source d'espérance.

« Pour de bon et pour le reste » (Hemingway).



Au final d'une existence tranquille et joyeusement modeste, pleinement vécue et sans agitation superflue. Au moment de s'approcher du visage de sa vérité (Camus), jusque dans les miroirs de la mortification ? Une synthèse éloquent si bien « rendue » dans le portrait effectué par le camarade Dürer. Erasme pour finir, seul en scène, pudiquement. Seul en présence des derniers mots d'une vie plutôt créative : « Celui qui a bien vécu ne peut avoir une mauvaise mort », avait-il espéré, n'oubliant pas de penser aux étudiants désargentés dans son pauvre testament. Ethique plutôt que pathétique, jusqu'au point

de s'absenter, sans forcer le trait ni singer une quelconque fausse bonté. Y compris aux dernières extrémités, l'évidence d'une profonde attention aux autres résistant chez lui aux intellectualisations et autres artifices... Son ouverture militante à l'autre s'accompagnant encore à la dernière extrémité, du rejet catégorique des draps d'or de cardinal.

Nulli concedo !

Ereinté et vaguement délaissé par tous, Erasme cède alors le pas à un mutisme librement consenti, au fil d'une décrépitude qui éteint tout, progressivement.

Endeuillé mais pas résigné, tenté quelques instants par la déraison, la colère et la mélancolie... Mais dans le renoncement et l'acceptation, philosophe les yeux dans les yeux, en paix, même avec la mort.

Hanté jusqu'au bout par « L'Utopie » bienfaitrice de Thomas More comme par le destin cruel de cet ami tant admiré, la tête horriblement tranchée sur le billot (« ce jour là je suis mort avec lui », a-t-il écrit)... Ce frère en humanités logé par ses soins dans l'Olympe des libres penseurs, More à qui il avait pu écrire *in extremis* : « Je trouve comme toi finalement que la mort est plus douce que la servitude ».

La suprême phrase de l'ultime page du livre de ses jours, en ligne de mire ?

Une autre possible ? « Ma chambre est devenu mon oratoire », confie le vieux philosophe de Rotterdam, entouré des ombres de ses livres et plutôt fier de sa fortune créatrice voyageuse. Reclus dans sa chambre, entre fin et commencement, la dernière semaine de sa vie (paralysie et décompensation rénale à la clef).

Une condition humaine partagée, simplement, intimement.

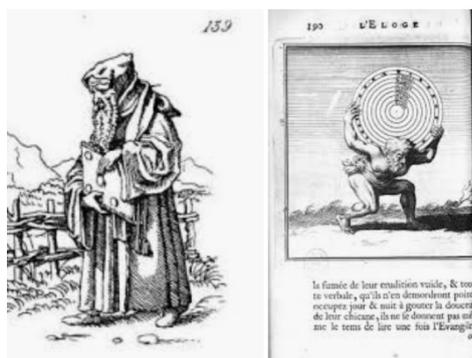
Il s'éteint dans la nuit du 12 juillet 1536, exténué par le vide des jours et l'insomnie des nuits. Ayant écrit une bonne part des rêves éveillés qu'il tenait à exprimer, en jouant la montre, malgré une conclusion assez triste (l'autodafé de ses livres après la vaine gloire). Mortelle créature renvoyé aux abîmes, le sort de tout un chacun ? Certes, mais mûri d'inachèvement, Erasme conservant en l'humanité des hommes et des femmes de ce monde, toute sa confiance. Profondément.

Sublime engagement d'une présence émouvante pour les générations à venir.

Dans l'espoir impossible à faire taire, de jours meilleurs ?

Le reste n'étant pas selon Erasme, silence, mais échanges paisibles de paroles et d'écoutes. Aujourd'hui pour demain. Nostalgie versus créativité.

A continuer le travail, en sa lumineuse compagnie.



Quelques citations d'Erasme :

« Si tu te fais de nouveaux amis, n'oublie pas les anciens »

« L'habit fait l'homme »

« Le vin est la caverne de l'âme »

« L'homme ne naît pas l'homme il le devient »

« La philosophie est une méditation de la mort »

« Celui qui connaît l'art de vivre avec soi-même ignore l'ennui »

« Ne donne pas de conseil à moins qu'on ne t'en prie »

« Toute vérité n'est pas toujours bonne à dire.

Ce qui importe principalement, c'est la façon de la proclamer »

« O le plus fou des hommes, toi qui aspire à la sagesse »



En choisissant de s'appeler Erasme, notre établissement affirmait des valeurs : tolérance, ouverture et écoute. Il donnait sens au parcours de ce théologien, philosophe et humaniste de la fin du XVe et début du XVIe siècle qui sillonna l'Europe et s'interrogea sur le sens et l'écoute de ceux qu'on n'appelaient pas encore malades mentaux mais fous, victimes de la folie. Dans son « Eloge de la folie », Erasme n'écrit-il pas : nous ne comprenons pas ce que veulent dire les «malades mentaux» mais le jour où nous comprendrons nous serons prêt de découvrir la vérité. Tout est dit sur le procès et le rôle de la parole du sujet, quelques décennies avant Freud et Lacan. Merci au Dr. Christophe Paradis pour qui raconter l'histoire n'est pas seulement une passion et une recherche mais un acte d'humaniste qui révèle la force de l'écoute et de l'attention et du soin envers ceux qui souffrent de troubles mentaux. Erasme un modèle, une direction, une humanité, une réponse à l'ignorance.

Jean-François Popielski, Directeur des Soins et de la Culture de l'EPS Erasme